

## L'effraction de la bonté

Dyane Raymond

---

Number 118, Fall 2008

La bonté

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14034ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Raymond, D. (2008). L'effraction de la bonté. *Moebius*, (118), 73–75.

## DYANE RAYMOND

### *L'effraction de la bonté*

*Je veux être bon. Je ne veux accorder à la mort aucun pouvoir sur mes pensées! Car c'est en cela que consiste la bonté et la charité, et en rien d'autre. La mort est une grande puissance. [...] La raison est sottise en face de la Mort, car elle n'est rien que Vertu, tandis que la Mort est la liberté, la déraison, l'absence de forme et la volupté. La volupté, dit mon rêve, non pas l'amour... [...] L'amour affronte la Mort; lui seul, non pas la vertu, est plus fort qu'elle. Lui seul (pas la vertu) inspire de bonnes pensées. La forme, elle aussi, n'est faite que d'amour et de bonté: la forme et la civilisation d'une communauté intelligente et amicale, et d'un bel État humain—avec le sous-entendu discret de la cène sanglante. [...] L'homme ne doit pas laisser la Mort régner sur ses pensées au nom de la bonté et de l'amour.*

Thomas Mann, *La montagne magique*

Je ne crois ni en Dieu ni en Jéhovah ni en Allah ni en Bouddha; toutefois mon histoire est marquée par une éducation chrétienne, d'où provient ma culture, mon rapport à la communauté, mon sens des valeurs; et c'est avec ces racines que je travaille aujourd'hui. Depuis longtemps, je m'interroge sur le sens de la bonté: ce qu'elle représente, les paradoxes qui la composent.

L'idée vient de loin, dans l'enfance. Là-haut, j'entendais des cris, des hurlements, des insultes; dans le sous-sol, je lisais la biographie du mahatma Gandhi que j'avais trouvée dans un débarras. Incroyante, je priais. J'apprenais la sororité de la violence et de la bonté. Plus tard, j'ai visité des philosophes.

La bonté, comme l'interprétait Gilles Deleuze dans sa lecture de Spinoza<sup>1</sup>, serait comme un fluide nerveux allant d'un corps à l'autre afin d'en augmenter les puissances, de le rendre plus « libre, ou raisonnable, ou fort ». Ces combinaisons ou rencontres, en rien le fait du hasard — ce qui en réduirait considérablement la portée agissante et ne mènerait en fin de compte qu'à un constat d'impuissance —, sont au contraire dynamiques et alternantes, et permettent de « s'unir avec ce qui convient à sa nature ».

Bon, mauvais, agir, impuissance, joie, défaite, utile, nuisible: serait bon finalement ce qui nous atteint, provoque des déplacements, nous aide à être plus libre.

Par ailleurs, l'assertion de Nietzsche voulant que « le mal suprême appartient à la suprême bonté: mais celle-ci est la bonté créatrice »<sup>2</sup> ne nous indique-t-elle pas que violence et débordement s'inscrivent dans un même mouvement? Ainsi les ruptures, les résistances, le regard que l'on porte sur le monde peuvent en changer le cours ou, à tout le moins, en ébranler les valeurs? Il dit d'autre part: « Se taire est pire encore. »

Il serait simpliste de considérer la bonté du seul point de vue du Bien opposé au Mal; n'y est-elle pas liée au contraire, comme le suggère l'interprétation de Nietzsche? Selon la thèse spinoziste, elle proviendrait d'une tension non volontaire à laquelle réagit une pensée libre. La bonté crée alors une puissance alternative et « une éthique de la joie »; un rapport combinatoire de puissance, union exponentielle qui augmente la force et le pouvoir de celui qui agit: « Nous appelons bon ou mauvais ce qui est utile ou nuisible à la conservation de notre être, c'est-à-dire ce qui augmente ou diminue, aide ou contrarie notre puissance d'agir. »<sup>3</sup> La bonté devient un mode d'existence et n'obéit à d'autre loi que celle de la conscience, de laquelle naît son pouvoir d'action qui appelle la rencontre dans un rapport qui se compose avec le nôtre et augmente notre « puissance », au sens nietzschéen.

Emmanuel Levinas, quant à lui, parle du « sérieux sévère de la bonté » et la décrit comme une responsabilité qui incombe à chacun d'intervenir sur sa liberté et sur celle de l'autre. Je ne vois dans cette expression nulle austérité

ou altruisme, mais un *rigoureux amour*, un « amour où le moment éthique domine le moment passionnel »<sup>4</sup>.

Dans cet esprit, il incombe à chacun – et peut-être encore davantage à l'artiste – d'*engager* sa liberté, vis-à-vis de lui-même comme dans son adresse à l'autre ; c'est même un devoir ; un engagement où se révéleront les audaces, les peurs, les dépassements. Captations et résistances se bousculent dans le corps et la conscience et, ce faisant, vont à la rencontre de ce qui s'est perdu, brisé, en soi, dans le monde.

Je possède une confiance inaliénable en l'art, en la nature, en l'humain. Dont la bonté est le principal fondement. Cependant, une telle foi est aussi constamment ébranlée par les objets mêmes qui l'inspirent, d'où l'effraction – *effringere*, détruire, briser. Rompre le pacte de bonté, enfreindre ses règles, n'est-ce pas le fait de l'art quand il ne s'égare pas dans le divertissement ?

---

## Notes

1. Voir Deleuze, Gilles. *Spinoza. Philosophie pratique*, Paris, Minuit, 1981, 177 p.
2. Nietzsche, Friedrich. *Ainsi parlait Zarathoustra*, trad. Georges-Arthur Goldschmidt, Librairie générale française, coll. « le livre de poche », 1972, p. 161.
3. Spinoza, Baruch de. *L'éthique IV*, in *Œuvres complètes*, traduit, présenté et annoté par Roland Caillois, Madeleine Francès et Robert Misrahi, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1954, p. 497.
4. Levinas, Emmanuel. *Entre nous. Essai sur le penser-à-l'autre*, Paris, Grasset et Fasquelle, « Biblio/Essais », 1991, p. 113.